

LA

HIVER 2022-2023 Vol. XLIV, numéro 1

LUCARNE

La revue de l'association Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ)



Lauréate du prix Thérèse-Romer 2022

LA LUCARNE 15 \$

LA LUCARNE est le bulletin de liaison de l'association Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ). Publiée chaque trimestre depuis janvier 1981, LA LUCARNE se veut un lieu d'information sur différents aspects reliés à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine. Le ministère de la Culture et des Communications du Québec soutient financièrement l'APMAQ dans sa mission.

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2022-2023

Louis Tremblay, président
Claude Michaud, vice-président
Émilie Vézina-Doré, trésorière
Pierre Bleau, secrétaire
Marie Klaudia Dubé, administratrice
Diane Jolicoeur, administratrice
Alexandre Laprise, administrateur
Michelle Roy, administratrice

Secrétariat de l'APMAQ

2050, rue Atateken, Montréal (Québec), H2L 3L8

Téléphone : 450 661-6000

Courriel : info@maisons-anciennes.qc.ca

Site Web : www.maisons-anciennes.qc.ca

Comité de rédaction : Pierre Bleau, Sophie Martin et Louis Patenaude.

Collaborations : Pierre Bleau, Ewen Booth, Élizabéth Cloutier, Lucie K. Morisset, Michelle Roy, Félix-André Têtu et Louis Tremblay.

Mention de sources : Ewen Booth (p. 10-11), Élizabéth Cloutier (p. 4-5), Réjean Dupuis (p. 3, 19-20), Jerry Roy (p. 8, 9, 19-21), Pierre Bleau (p. 12-13, 18 et 20) et Félix-André Têtu (p. 22-23).

Abonnements, publicité et comptabilité :

Mireille Blais : apmaq.gestion@gmail.com

Infographie : Pierre Bleau

Imprimeur : Les Publications Municipales inc.

Livraison : Effica-poste inc.

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Dépôt légal : ISSN 0711 — 3285

© APMAQ 2022. Tous droits réservés sur l'ensemble de cette revue. On peut reproduire et citer de courts extraits d'articles à la condition d'en indiquer l'auteur et la source, mais on doit adresser au secrétariat de l'APMAQ toute demande de reproduction de photos ou d'un article intégral. Les opinions exprimées dans LA LUCARNE n'engagent que les auteurs.

HIVER 2022-2023

Lauréate du prix Thérèse-Romer 2022

Mot du président Louis Tremblay	3
Mortiers et enduits : plus qu'un matériau de construction, une technologie qui évolue Élizabéth Cloutier	4
Prix Thérèse-Romer 2023 — Appel de candidatures	7
Classé un des plus beaux villages du Québec : Stanbridge East Michelle Roy	8
La maison familiale de Donald McKinnon Ewen Booth	10
La fermeture de l'ouverture d'un mur Pierre Bleau	12
Arvida : des maisons porteuses d'histoire Lucie K. Morisset	14
Arvida : une visite porteuse d'histoires	18
Remise des prix de l'APMAQ 2022 Pierre Bleau	21
Lauréate du prix Thérèse-Romer 2022 Chemin du Ruisseau-Jureux, Saint-Irénée Félix-André Têtu	22

En double page couverture



S'exprime la fluidité du fleuve Saint-Laurent sous les amoncellements de glace.

S'imprime la solidité du roc de Charlevoix, et de ses habitations bien en place.

Photo : Félix-André Têtu — Ruisseau-Jureux, Saint-Irénée, Charlevoix

LA LUCARNE n'est pas responsable de la qualité des services offerts par les entreprises qui s'annoncent dans ses pages.

ENSEMBLE, ARTISANS.

Vous cherchez des détenteurs d'un savoir-faire spécialisé qui contribuent autant à la sauvegarde de notre patrimoine culturel qu'à la création contemporaine d'éléments ?

Découvrez sur **MATIERES.ca** une communauté active regroupant les artisan.e.s des métiers d'art liés à l'architecture et au patrimoine. **Artisans!** Découvrez sur metiersdart.ca l'information pour joindre le Conseil des métiers d'art du Québec, le plus grand réseau d'artisans professionnels reconnus.

Découvrez aussi l'**AEC** une formation unique au Québec!



Informations France Girard T.: 855-515-2787 #214 C.: france.girard@metiersdart.ca

metiersdart.ca

MOT DU PRÉSIDENT
LOUIS TREMBLAY



Des mercis...

On l'a dit et répété plusieurs fois depuis le 9 octobre dernier, jour de la clôture de notre congrès tenu à Arvida : merci! Oui un sincère merci pour la générosité et la chaleur de l'accueil qui nous a été réservé. Je ne vais pas nommer ici tous les artisans de cet accueil, vous les découvrirez en lisant les quelques articles de ce numéro qui en traitent; mais permettez-moi tout de même de noter au passage la participation exceptionnelle de Carl Dufour, conseiller municipal à la ville de Saguenay et président du Comité pour la reconnaissance patrimoniale d'Arvida (CORPA), ainsi que celle de Lucie K. Morisset, notre lauréate du prix Robert-Lionel-Séguin de l'an dernier. Sans ces deux personnes, et toutes celles qu'elles ont su entraîner dans leur sillage, notre expérience de ce coin du Saguenay n'aurait pas été celle qu'elle a été.



Carl Dufour
Conseiller District 5 Saguenay
Président de l'arrondissement de Jonquière
Natif d'Arvida

et des bravos...

C'est donc à Arvida que nous avons remis nos traditionnels prix. C'est monsieur Gaston Gagnon qui a rejoint le club sélect des récipiendaires du prix Robert-Lionel-Séguin pour l'ensemble de sa carrière et, notamment, son travail infatigable pour la reconnaissance et la protection de nombreux lieux de la région de Saguenay. Le prix Thérèse-Romer, décerné à un membre de l'APMAQ afin de souligner la qualité de la restauration de sa résidence, a été remis une seconde fois faut-il le préciser, à monsieur Félix-André Têtu pour sa propriété du Ruisseau-Jureux dans Charlevoix. Merci à vous deux pour vos engagements respectifs et toutes nos félicitations.

... et encore des bravos!

Le gouvernement du Québec remet annuellement les Prix du Québec qui représentent la plus haute distinction décernée dans les domaines de la culture et de la science. Ils soulignent l'œuvre ou la carrière remarquable de personnes dans plus d'une quinzaine de catégories. Deux de nos membres en font partie cette année : Michel Gauthier, chercheur invité au département de chimie de l'Université de Montréal, reçoit le prix Lionel-Boulet dédié à la recherche et au développement en milieu industriel, pour son expertise sur le stockage chimique de l'énergie électrique. Et, en ce qui touche le volet patrimoine, le prix Gérard-Morisset est attribué à Lucie K. Morisset, un autre honneur fait à cette dernière devenue incontournable en matière de préservation patrimoniale sous tous ses aspects.



Lucie K. Morisset, prix Gérard-Morisset 2022
Professeure et titulaire de la Chaire de recherche en patrimoine urbain
<https://patrimoine.uqam.ca/>

J'ajouterais un autre lauréat à ma courte énumération : Alain Fournier, associé principal chez ÉVOQ, bureau d'architectes à l'avant-garde de la conservation du patrimoine au Canada; monsieur Fournier reçoit le prix Ernest-Cormier/aménagement du territoire, architecture et design. Ce prix est la plus haute distinction accordée à des créateurs québécois dans le domaine de l'architecture et du design.

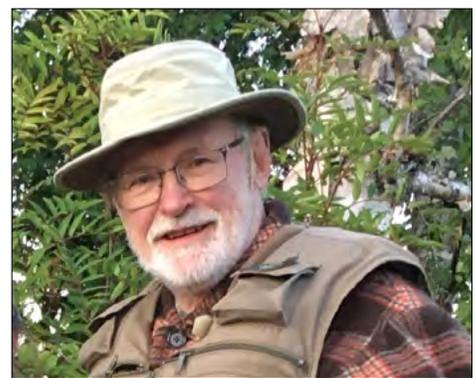


Alexandre Laprise, administrateur

Enfin, j'utilise ces dernières lignes pour souligner l'arrivée d'un nouveau membre à notre Conseil d'administration, monsieur Alexandre Laprise, architecte associé chez Groupe A/Annexe U à Québec. Bienvenue à Alexandre et merci pour votre engagement déjà appréciable.

Les membres de votre Conseil d'administration vous souhaitent de belles et heureuses réjouissances en cette fin d'année qui approche.

Bonne fin d'année à tous!



Michel Gauthier, prix Lionel-Boulet 2022
Chercheur invité au département de chimie de l'Université de Montréal

MORTIERS ET ENDUITS : PLUS QU'UN MATÉRIAU DE CONSTRUCTION, UNE TECHNOLOGIE QUI ÉVOLUE

Élizabeth Cloutier, restauratrice spécialisée en pierre et dérivés

Au moins aussi ancien que les constructions en pierre qu'il compose, le mortier est souvent méconnu des propriétaires de bâtiments anciens et, pourtant, son rôle dans la construction, la conservation et l'efficacité d'un bâtiment est essentiel.

Tout d'abord, qu'est-ce que le mortier? Le mortier est un mélange de sable et de liant (chaux ou ciment, ou les deux) et parfois d'additifs. Lorsque mélangées avec de l'eau, ces composantes forment une pâte malléable, prête à être utilisée.

Essentiel à la construction d'un mur de maçonnerie, le mortier est principalement appliqué de trois façons. D'abord, entre les pierres pour coller les éléments de maçonnerie (pierres, briques, etc.). On l'appelle le mortier de pose : il forme les joints. Le mortier de remplissage, quant à lui, comble les vides que l'on retrouve dans le cœur des massifs de maçonnerie. Ce dernier est souvent composé d'un mélange incohérent de déchets et de surplus de construction : résidus de pierre, de bois, et de mortier. Enfin, celui que l'on observe à la surface des joints se nomme mortier de finition. En plus de participer à l'esthétique du bâtiment, il scelle le mur et permet les échanges gazeux entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment.

Outre ses fonctions structurelles, le mortier est aussi employé sous forme de revêtement que l'on appelle, dans ce cas, mortier d'enduit ou crépi. En plus de ses qualités esthétiques, cette couche sacrificielle, facile à refaire lorsqu'elle est abîmée, a pour fonction de niveler et, surtout, de protéger le mur tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Considérant la rigueur du climat québécois, les bâtiments historiques en pierre étaient, à l'origine, généralement recouverts d'enduit.

Appliqué sur maçonnerie ou sur lattis, l'enduit se compose de trois couches superposées : l'accroche (première couche de mortier appliquée directement sur le mur), le dressage (couche de mortier intermédiaire plus lisse et plus mince que l'accroche) et le badigeon (couche de finition très fine, comparable à une peinture). Cette dernière, composée uniquement de chaux et de pigments, permettait d'embellir les surfaces. Elle était souvent de couleur rose, beige, blanche ou jaune. De plus, lorsque l'on observe un enduit, tout particulièrement du XIX^e siècle, il n'est pas rare de constater la présence de poils d'animaux dans sa matrice. Ceux-ci servaient d'armature et renforçaient l'enduit qui pouvait alors s'adapter aux mouvements du bâtiment sans se détacher. Au cours du XX^e siècle, l'amiante a remplacé les poils d'animaux et est devenu l'armature de prédilection dans les enduits et les plâtres.



Enduit sur maçonnerie (Moulin à vent de l'Hôpital-Général de Québec).



Exemple d'enduit avec poils d'animaux (Nouvelles-Casernes de Québec).

Initialement très rattachée à la tradition, française d'abord et anglaise par la suite, la technologie des mortiers et leur mise en œuvre au Québec a évolué depuis le début du XVII^e siècle. En effet, les maçons d'Europe sont arrivés avec leur bagage de connaissances intimement lié à leur territoire d'origine : les pierres, la chaux, le sable, l'argile. Les modes de construction connus étaient adaptés à un climat plutôt clément, sans l'hiver rigoureux de l'Amérique du Nord. Par conséquent, les premiers bâtiments québécois en colombage pierroté, directement issus de ces modes de construction, n'ont pas pu résister aux vents glacials et aux cycles de gel-dégel. En effet, ces bâtiments réalisés à l'aide d'une ossature de bois dont les espaces vides étaient remplis d'un mélange de sable, de chaux et d'argile, et enduits en surface, performaient très mal au Québec. Les échecs des premières décennies du XVII^e et XVIII^e siècle ont ainsi obligé les maçons à transformer leur approche. Ceux-ci ont plutôt opté pour des maçonneries de pierres, jointes de mortier, et généralement enduites.

À l'ère préindustrielle, entre le début du XVIII^e et le milieu du XIX^e, les matériaux de construction étaient la plupart du temps prélevés et préparés à même le site. On extrayait le sable des rivières avoisinantes et on construisait un four à chaux, nécessaire à la fabrication du mortier, tout près de la résidence à bâtir. Le calcaire disponible était cuit à haute température pour en faire de la chaux vive, souvent employée directement dans le mortier. Cette technique de mise en œuvre permettait la rapidité d'exécution et une bonne adhérence du mortier.



Maison Lamontagne en colombage pierroté (Rimouski).



Gravure de Diderot montrant le travail de la pierre et la fabrication du mortier de chaux vive dans un bassin.

Jusqu'à la fin de la période préindustrielle, la chaux était soit hydraulique (faisant prise dans l'eau), soit hydratée (faisant prise à l'air), selon le type de pierre disponible sur place. Vers le milieu du XIX^e siècle, une chaux hautement hydraulique, appelée ciment Gauvreau, a été brevetée à Québec. Issu de la pierre noire du Cap, cet ancêtre du ciment Portland, aussi appelé ciment naturel, fut utilisé jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Avec l'arrivée de l'ère industrielle, la technologie de la fin du XIX^e siècle a permis aux fours de cuire à plus haute température, passant de 900 °C à 1450 °C, permettant ainsi de produire le ciment Portland, une véritable révolution dans le milieu de la construction. En effet, plus facile d'usage et plus versatile que son ancêtre, le mortier à base de ciment Portland a contribué à la construction accélérée de bâtiments plus hauts. Aujourd'hui, l'emploi du ciment Portland dans les mortiers demeure très répandu, ce qui mène à une perte des savoir-faire liés à la fabrication traditionnelle du mortier. Bien que le ciment Portland devienne désormais une solution universelle, son usage n'est pas toujours adapté aux bâtiments anciens en pierre. À terme, cet usage systématique créera des problèmes de dégradation multiples ayant parfois des conséquences graves mais évitables sur l'état de notre patrimoine bâti.



TOITURES VERSANT NORD

Ferblantiers couvreurs

*Spécialistes de toitures en tôle pincée,
à baguette et à la canadienne.*

Licence RBQ : 5614-2011-01



7695, rang Saint-Vincent, Mirabel (Québec) J7N 2T5

Jean-François Éthier, président

Appelez-nous au 514 887-1770



*Une entreprise familiale qui existe depuis 1964. Nous sommes spécialisés
dans la pose et la vente de coupe-froid de silicone pour les portes
et les fenêtres en bois, tant au niveau commercial que résidentiel.*

Pour découvrir nos réalisations

www.coupe-froid.com

1005, boulevard des Chutes, Québec (Québec) G1E 2E4

Téléphone et télécopieur : **+1 418 661-4694**

cflap@coupe-froid.com

Licence RBQ : 2732-1163-36

CORNICHE

MANSARDE

TOITURE

ARDOISE

CUIVRE

ACIER



Nous sommes là depuis 1987!

Une entreprise familiale

Tél. : 450 661-9737

www.Tole-bec.com

1212, rue Tellier, Laval (Québec) H7C 2H2

Télécopieur : 450 661-2713



RBQ : 2617-6594-75

Prix Thérèse-Romer 2023

Appel de candidatures

Vous avez réalisé un grand projet de conservation d'une maison. Partagez votre accomplissement avec d'autres amoureux du patrimoine bâti en posant votre candidature au prix Thérèse-Romer.

La conservation d'une maison ancienne prend différentes formes selon son histoire et celle de son propriétaire. Il peut s'agir d'un engagement personnel à long terme, d'un sauvetage *in extremis*, d'un engagement financier faisant appel à des artisans qualifiés, ou d'une approche mixte.

Depuis 2005, le prix Thérèse-Romer reconnaît la contribution des membres de l'APMAQ à la conservation d'une maison ancienne, extérieur et intérieur. Le bâtiment présenté doit avoir ou avoir eu une fonction résidentielle : manoir, école de rang, magasin général, moulin, couvent, presbytère...

Pour plus d'information sur l'admissibilité, le dossier de candidature et les critères d'évaluation, rendez-vous sur le site internet de l'APMAQ.

www.maisons-anciennes.qc.ca

sous l'onglet « Prix de l'APMAQ »

ou contactez-nous au

450 661-6000



Rendez-vous du dimanche



INFORMATION ET INSCRIPTION
www.maisons-anciennes.qc.ca

22 janvier 2023

LISE WALCZAK

Doctorante en aménagement

Quand le moderne devient ancien : le bungalow québécois

26 mars 2023

DENISE CARON

Historienne

La maison de pierre à murs-pignons découverts

23 avril 2023

FRANÇOIS VARIN

Architecte

Méthodes de construction et matériaux

CLASSÉ UN DES PLUS BEAUX VILLAGES DU QUÉBEC : STANBRIDGE EAST

Michelle Roy



Quel beau petit village situé au cœur de la route des vins dans les Cantons-de-l'Est! Fondé dès 1801, son patrimoine architectural nous a séduits et nous rappelle la Nouvelle-Angleterre par son style d'inspiration géorgienne. La journée du 21 août 2022 s'annonçait nuageuse avec des percées de soleil et des cellules orageuses; heureusement, elle fut chaude et humide, mais sans pluie.

Tous les participants ont été accueillis à la salle du Centre communautaire, par monsieur Marcus Flynn, conseiller municipal au secteur Bâtiments, qui sera notre guide tout au long du circuit patrimonial. Il nous décrit brillamment les conditions de vie de certains ancêtres et l'architecture de quelques maisons. Nous admirons l'intérieur de l'Église anglicane St-James the Apostle avec ses magnifiques vitraux de style néo-gothique. Construite en 1833, l'église a été rebâtie en 1860.

Nous reprenons la route pour visiter l'intérieur d'une maison appartenant à la famille Baker, une grande famille de l'endroit. Nos hôtes sont fiers de nous montrer un spécimen rare : un lavoir intérieur, autrefois en cuivre.



On se dirige ensuite vers une ancienne boulangerie avec son gros fourneau. En face, des cultivateurs vendent leur ail biologique. Tout à côté, on peut découvrir une maison faite en bois cordé, une manière écologique de construire, permettant de réduire le coût du chauffage tout en favorisant la circulation de l'air. L'important dans ce style de construction est de bien choisir la qualité du bois. Le cèdre serait à privilégier, nous a-t-on dit.



Par la suite, nous nous sommes rendus au moulin Cornell, devenu un musée, où un guide nous attendait pour visiter le magasin général Hodge, une charmante maison de style hollandais qui fait aussi partie du musée. À l'intérieur, monsieur Hodge nous a décrit, de manière virtuelle, son magasin où logeait aussi le bureau de poste. Il a détaillé la diversité des produits qu'il vendait, jusqu'à des médicaments comme l'opium et la morphine!



Au moulin Cornell, construit en 1830 par l'Américain Zébulon Cornell, on peut admirer la roue hydraulique qui tourne encore. Nous avons déambulé dans les trois étages de ce magnifique musée où a été évoquée entre autres, la présence des Féniens, nationalistes irlandais, qui sont venus dans ce petit coin du Bas-Canada pour lutter vaillamment contre la présence britannique.



Comme nous sommes sur la route des vins, nous nous dirigeons vers le Domaine du Ridge, à Saint-Armand, un magnifique vignoble où le personnel nous attend pour le goûter : tables à pique-nique, arbres matures, bon vin, nous sommes au paradis. En après-midi, monsieur Flynn, un maçon de profession, nous expose une technique de fabrication d'un four qu'il a construit à la manière finlandaise nommée « taakka », un four de masse qui chauffe toute sa maison de manière écologique.



Nous poursuivons à la grange Walbridge située à Mystic, une grange dodécagonale qui est devenue un musée d'instruments aratoires anciens dont plusieurs objets nous ont captivés et nous ont rappelé des souvenirs de la ferme. Puis, nous terminons la journée à l'Auberge L'Oeuf, dont le propriétaire, jadis ami de Robert-Lionel Séguin, prend plaisir à nous raconter souvenirs et anecdotes. Une crème glacée nous est servie, et sous les parasols de la terrasse, nous échangeons et fraternisons dans cette ambiance chaleureuse.

Quelle belle journée!!!

LA MAISON FAMILIALE DE DONALD McKINNON

Ewen Booth

Cinq ans se sont écoulés depuis le début de notre projet de nous établir dans notre demeure ancestrale et il ne nous semble pas que nous soyons plus avancés qu'au premier jour. Pourtant, nous avons accompli un travail majeur. Le film de Tom Hanks *La foire aux malheurs* donne une bonne idée de notre quotidien depuis cinq ans, de nos émotions, de notre persévérance, et de notre ténacité. Nous avons reçu, tout de même, encouragements et soutien de la part d'autres propriétaires de maisons ancestrales, de membres de notre famille, de nos amis et de nos voisins. Les précédents propriétaires ont apporté beaucoup de modifications à la maison. Nous ne pouvons savoir s'ils ont traité avec des entrepreneurs ou s'ils ont effectué les changements eux-mêmes. Ces changements apportés au cours des dernières cinq à sept décennies sont la source majeure des situations que nous devons corriger par nos interventions. En effet, de nombreux problèmes, d'ordre structurel et autres, sont apparus au cours des deux derniers siècles. Malheureusement, ceux-ci perdurent et les réparations ont souvent été effectuées sommairement (par exemple : remplissage d'un trou dans une poutre avec de vieux tissus, colmatage avec du silicone d'une fissure murale dans laquelle l'eau s'infiltrait et par la suite camouflage de l'imperfection avec de la peinture).

Nos plans initiaux étaient de restaurer et de rénover un côté de la maison à la fois pendant que nous l'habitions, dans le but de faciliter les travaux et la vie au quotidien. Malheureusement, nos plans ont été déroutés par des problèmes majeurs, lesquels devaient être traités en priorité afin de sauvegarder la structure de la maison, de l'empêcher de pourrir davantage et de s'écrouler. De ce fait, nous avons travaillé simultanément à l'extérieur et à l'intérieur de la maison sans oublier le paysagement négligé pendant de nombreuses années.

L'aventure a commencé lorsque Kathleen a voulu reprendre possession de la maison familiale de Donald McKinnon, un soldat du 78^e Régiment des Fraser's Highlanders qui avait acquis la propriété en 1767 de Geneviève Posé, veuve de Jean Roussin. Kathleen descend d'un Donald McKinnon autre que celui qui a acquis la maison. Elle descend aussi d'un autre soldat également nommé Donald McKinnon, qui s'était établi à Berthier-sur-Mer en 1769. Nous pensons que ces deux Donald McKinnon étaient probablement cousins, ou oncle/neveu, mais les archives écossaises portant sur le XVIII^e siècle sont inexistantes. C'était le seul lien que Kathleen avait avec la maison... c'était du moins ce que nous pensions.



Kathleen McKen et Ewen Booth. Il fait partie d'un groupe engagé dans la recherche des descendants de soldats écossais qui se sont établis au Canada, ont épousé des Canadiennes, et ont influencé notre culture québécoise actuelle.

À force d'effectuer des recherches généalogiques sur les familles des propriétaires précédents et sur les ancêtres de Kathleen, les mystères de la maison sont devenus de plus en plus opaques. Lors de sa visite, l'architecte spécialisée en matière d'intervention sur le patrimoine bâti, Marie-Josée Deschênes, a affirmé que le côté ouest de la maison est une construction anglaise de 1767. Il ne s'agit pas d'une construction aussi solide que le côté est de la maison. Le côté est remonte au Régime français et date possiblement de 1690. Cependant, il y a quelques caractéristiques de la maison qui ne correspondent pas à celles d'une simple maison de l'époque dans cette région. La toiture d'origine de style normand fut conservée lors de la construction de l'ajout (aile) du côté ouest. Lorsque l'aile fut construite, la cheminée initiale s'est retrouvée au centre de la maison. Aujourd'hui disparue, une seconde cheminée fut ajoutée du côté est. Son emplacement est encore visible grâce à la trace des poutres retirées dans le grenier. La hauteur du sous-sol était approximativement de cinq pieds, en pierre, et la hauteur des plafonds du rez-de-chaussée était de dix pieds, ce qui donnait à penser que les plafonds avaient été rehaussés. Pourtant, après avoir retiré le revêtement extérieur de la maison et en avoir découvert le squelette, il était évident qu'on n'avait procédé à aucun ajout au mur de la façade afin de rehausser les plafonds.

Nous travaillons actuellement sur la cuisine d'été. Celle-ci a été reconstruite en pièce sur pièce en 1884 sur l'ancienne fondation ainsi que sur le plancher original du XVIII^e siècle. Cette cuisine est un ajout du côté nord-est de la maison ce qui lui donne sa forme en «L». En raison de multiples dégâts d'eau survenus au fil des ans, nous avons dû ouvrir tous les murs de la cuisine d'été sur les deux étages. Nous avons aussi retiré la cage d'escalier. Le deuxième étage deviendra la chambre principale et le rez-de-chaussée la cuisine. Le mur extérieur de la maison principale, donnant sur la cuisine d'été, est en cèdre et il est plus solide que les trois autres murs; on y trouve les traces d'une fenêtre datant du XVIII^e siècle convertie en étagère encastrée. La porte d'entrée d'origine a été retirée et placée dans la cuisine d'été.



Vue de l'arrière de la maison et de la cuisine d'été en cours de restauration.



Découverte des dommages sous le revêtement.



Travaux de dégarnissage des murs du rez-de-chaussée de la cuisine d'été.



Présence d'une toiture en bardeaux de cèdre au deuxième étage de la cuisine d'été.

Au deuxième étage, lorsque nous avons démolé les murs, nous avons trouvé une partie de la toiture d'origine, en bardeaux de cèdre, encore intacte, ainsi qu'un cadre de porte ayant été coupé en 1892. La pièce du deuxième étage a été modifiée de façon à créer un plafond cathédrale et l'endroit où se trouvait l'escalier restera ouvert; ainsi pourra-t-on voir, à partir du rez-de-chaussée, la charpente de la toiture de 1767, ce qui donne à la pièce un aspect unique. Comme on dit, les apparences sont trompeuses.

Nous avons accompli un travail majeur dont nous sommes assez fiers.

Pour en apprendre plus, veuillez consulter *La Lucarne*, printemps 2022, p. 4 à 7.

LA FERMETURE DE L'OUVERTURE D'UN MUR

Pierre Bleau

Les émissions télévisées de rénovation présentent régulièrement des projets d'agrandissement par l'intérieur. La tendance actuelle est d'offrir aux occupants un concept ouvert. Les travaux consistent à abattre les cloisons entre deux pièces contiguës. Ce décroissement reflète une évolution dans nos styles de vie. L'époque où la mère de famille ou la domestique s'activait autour de la cuisinière dans une pièce séparée de la salle à manger est révolue. Aujourd'hui, la préparation des plats s'invite autour d'un îlot de cuisine. L'espace devient un lieu communautaire pour recevoir les invités. Les professionnels du design font recette en créant des aménagements conviviaux au goût du jour. Ils métamorphosent la cuisine en salle d'exposition permanente. Concoctant un éclairage mesuré, ils viennent adoucir ou enrober la blancheur crue des armoires murales. En accompagnement aux comptoirs, ils incorporent une collection d'appareils électroménagers aux lignes épurées, telles des œuvres d'art moderne.

Nous avons plutôt décidé de poser le geste inverse, soit celui de fermer l'ouverture qui se trouve dans le mur et qui divisait anciennement le hall d'entrée de la cuisine. La qualité du travail de démolition réalisé par un précédent propriétaire n'est nullement en cause. À son crédit, le plancher entre les deux pièces est parfaitement de niveau. Combien de fois l'ajout improvisé d'une annexe à un bâtiment se termine par un dénivelé! De plus, la partie restante de l'ancien mur porteur laissée en place servant à supporter l'étage ne montre aucune déflexion ni fissure apparente. Notre problème avec cette ouverture se situe ailleurs.

Au quotidien, on utilise la porte donnant sur l'aire de stationnement (ill.1). Dès l'entrée, nous trouvons dans un espace de 2,1 m sur 3 m avec une hauteur de plafond de 2,8 mètres offrant une vue imprenable sur la cuisine. Cette pièce était autrefois une galerie d'été. Un premier indice se cache sous le plancher constitué d'un contreplaqué recouvert d'un linoléum qui s'appuie sur un sous-plancher. Il présente une pente prononcée vers le mur extérieur. C'est le souvenir d'une ancienne galerie depuis intégrée au bâti de la maison. Elle s'est transformée en véranda d'été puis en vestibule avec l'ajout de murs et de fenêtres.

En ouvrant la porte aux visiteurs, ces derniers peuvent voir toute la famille attablée en train de converser dans la cuisine adjacente, ce qui est un premier désagrément dans notre intimité; le deuxième, et non le moindre, est l'intrusion d'un courant d'air glacial en période hivernale. Ce flux rafraîchissant se propage allègrement au rez-de-chaussée dès l'ouverture de la porte d'entrée. La facture d'électricité nous a convaincus que les murs du fameux vestibule ne bénéficiaient d'aucune isolation thermique. Nous décidons d'aménager un hall d'entrée plus fonctionnel avec porte coulissante en remontant un mur de division (ill.2).



1 Cette pièce était à l'origine une galerie d'été.



2 Vue de l'ossature du mur de division et de la porte en bois à encasturer.

Les travaux de démolition se limitent à ouvrir le plancher au pied de l'ouverture. La charpente de la cloison doit reposer sur du solide. La largeur du mur à construire est déterminée par la poutre au plafond. L'ossature du mur est préfabriquée à plat sur le sol et la section assemblée dans l'ouverture. En pratique, il faut construire deux parois indépendantes avec un jeu suffisant pour le mouvement de la porte coulissante. Le manuel d'emploi explique comment fixer le rail au cadre en bois et les roues à la porte escamotable.

On a déniché, sur un site de ventes en ligne, une porte à deux panneaux avec quatre grands carreaux vitrés dans sa partie supérieure. Notre vendeur est un installateur professionnel. Il récupère les portes abandonnées par ses clients pour les remettre en circulation. Une fente est pratiquée au bas du cadrage (iii.3) qui assure le libre passage de la moulure des panneaux de la porte. La quincaillerie des poignées, de type encastré et en métal de couleur étain, est accompagnée de vis de surface. Un autre accessoire indispensable est la tirette pour porte coulissante : un petit mécanisme essentiel pour coulisser la porte hors de son cadre. Les montants du côté de la cuisine sont recouverts de panneaux de placoplâtre. Une fois les joints tirés et les surfaces peintes, rien n'y paraît. Le vide entre les montants est insonorisé au moyen d'un isolant en laine de roche. Rappelons que nous avons posé le même type de planche sur les murs du vestibule que sur le revêtement extérieur de la rallonge (iii.4).

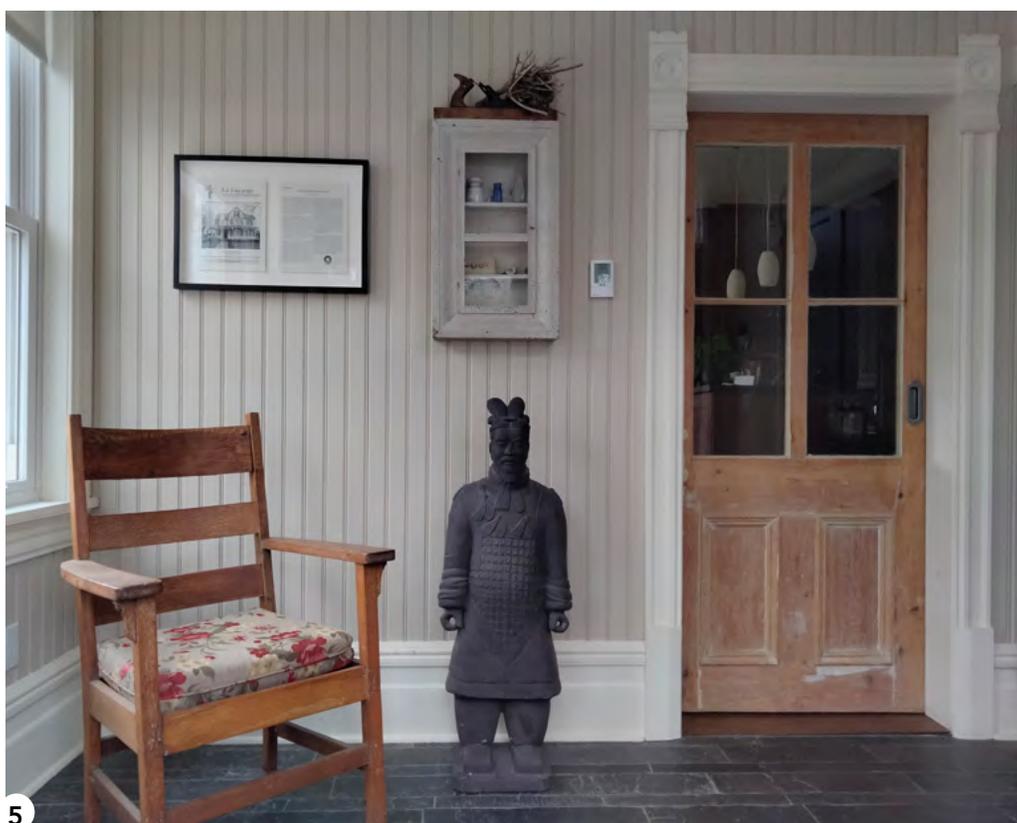
Sur la paroi (iii.5), on a suspendu une armoire à pharmacie remplie d'artéfacts, un vieux rabot et un article de *La Lucarne* immobilisé dans son encadrement. Au pied de la chaise antique, un petit général d'une armée de terre cuite fait le guet...



4 Le surplus de planches emboutetées en pin jointé du revêtement extérieur devient le parement des murs du vestibule.



3 Détail de la fente au bas du cadrage.



5 Le nouveau mur disposé entre le hall d'entrée et la cuisine avec sa porte coulissante.

ARVIDA : DES MAISONS PORTEUSES D'HISTOIRE

Lucie K. Morisset, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, professeure au Département d'études urbaines et touristiques de l'Université du Québec à Montréal et lauréate 2021 du prix Robert-Lionel-Séguin de l'APMAQ

«Vieille d'à peine [treize] ans [Arvida] est une cité modèle construite autour et à cause de [son] énorme usine d'aluminium. De minuscules maisons modèles de bon goût se serrent les unes contre les autres au fil des rues. Bien que les Canadiens français prédominent, les enfants de Polonais, de Tchèques, d'Irlandais et d'Anglais, de Finlandais, d'Américains, d'Ukrainiens et d'Allemands, d'Italiens, de Suédois et de Norvégiens jouent ensemble...»

En mai 1939, le *National Geographic Magazine* consacrait, dans un reportage sur le Saguenay, quelques pages à Arvida, alors reconnue au titre de capitale mondiale de l'aluminium. Si, dans l'article, une image de la centrale hydroélectrique d'Isle-Maligne rappelle le fabuleux destin industriel que la «houille blanche» offrit à cette région «superchargée par l'énergie hydroélectrique», deux photographies en couleurs attirent notre attention, tant elles contrastent avec l'imaginaire de modernité du «métal magique du XX^e siècle», comme on l'appelait, et de la ville de compagnie d'Alcan. L'une, légendée «Des filles d'Arvida portent les couleurs du Saguenay», détaille les couleurs du costume créé pour le centenaire de la région : vert pour la forêt, rouge pour la foi, aluminium pour l'industrie et jaune pour l'agriculture. L'autre, présentant deux jeunes filles en habits plus traditionnels encore, adossées à un buisson de roses (anglaises), sous le titre «Un soupçon de vieille Angleterre à Arvida», précise : «L'achèvement d'une usine d'aluminium a amené des étrangers ici il y a une douzaine d'années. Ces jumelles anglaises s'adressent à leurs camarades de jeu en français, la langue commune ¹».

Certes, le style de la revue et le contexte du récit de voyage expliquent en partie cette insistance sur des figures typiques rattachées à la tradition. Mais pour qui connaît Arvida, cette démonstration d'identité locale ancrée dans des coutumes ancestrales n'étonne pas autant. La cité industrielle planifiée, fondée en 1926 et devenue, avec son usine gigantesque et ses centrales hydroélectriques les plus puissantes de la planète, la principale productrice d'aluminium pour les Forces alliées pendant la Seconde Guerre mondiale, a en effet été méticuleusement pensée et construite pour engendrer l'appartenance. Trompant sa courte existence et son caractère inventé de ville nouvelle, l'architecture, la planification urbaine et l'aménagement paysager ont en effet doté Arvida d'une profondeur historique inusitée. Dès 1944, d'ailleurs, certaines de ses maisons, à peine construites, ont été répertoriées dans l'*Inventaire des œuvres d'art de la Province de Québec*, ancêtre de notre *Répertoire du patrimoine culturel*.



L'une des photos d'Arvida publiée dans le *National Geographic Magazine* en 1939.



Vue depuis les usines, vers 1930, de la «ville construite en 135 jours». Collection particulière.

¹ Harrison Howell Walker, «Gentle Folk Settle Stern Saguenay: On French Canada's Frontier Homespun Colonists Keep the Customs of Old Norman Settlers», *The National Geographic Magazine*, vol. 75, no 5, p. 595-627 (notre traduction).



Plan d'ensemble pour Arvida, lithographie par Hjalmar Ejnar Skougør et Harry Beardslee Brainerd, 1926. Ville de Saguenay.

Avec ses deux milliers de maisons construites de 1926 à 1948 selon plus de cent modèles (alors que les plus modernes des banlieues de l'après-guerre se targuaient d'en proposer quatre ou cinq), Arvida se distingue des villes modernes par son paysage pittoresque, porté sur un tracé urbain modelé d'après les contours du sol accidenté et des crevasses — appelées « coulées » — qui le sillonnent. Les maisons qui le rythment, chacune au milieu de son terrain, séparée de ses voisines et de la rue par de larges bandes gazonnées, se distinguent elles aussi, à de nombreux égards, des habitations ouvrières connues ailleurs. En plus de leur étonnante diversité et de leur implacable modernité, équipées qu'elles étaient d'eau courante, d'électricité et de tous les dispositifs qui manquaient alors cruellement aux habitations insalubres des centres urbains, elles ont été construites pour permettre aux Arvidiens, quelle que soit leur classe sociale, leur métier ou leur origine, de devenir propriétaires. Elles ont aussi été conçues et implantées pour constituer un environnement égalitaire, sans ségrégation ni signe extérieur d'un statut social : c'est derrière des façades presque identiques de modèles similaires qu'un peu plus de confort (planchers de bois franc, chauffage central, par exemple) dotait l'habitat d'occupants mieux nantis. Mais les maisons d'Arvida sont, surtout, résolument régionalistes, comme d'ailleurs tous les immeubles de la cité modèle qui comptent parmi les plus beaux exemplaires de ce courant architectural à la fois si important au XX^e siècle et encore négligé par l'histoire de l'architecture. Au lieu d'aspirer à un modernisme apatride et faisant table rase de l'histoire, misant sur l'expression de la technique ou des matériaux plutôt que sur l'ancrage au lieu, les créateurs d'Arvida ont en effet choisi de puiser dans l'architecture vernaculaire la démonstration d'une spécificité locale, dans laquelle se reconnaîtraient les futurs Arvidiens ou à laquelle ils seraient susceptibles de s'attacher.



Maison de modèle M11 répertoriée dans l'Inventaire des œuvres d'art, 1944. Photo : Herménégilde Lavoie; BAnQ,E6,S7,SS1,P19681.



Maison de modèle D5 répertoriée dans l'Inventaire des œuvres d'art, 1944. Photo : Herménégilde Lavoie; BAnQ,E6,S7,SS1,P19681.

Ainsi est née la première catégorie des maisons néo-vernaculaires arvidiennes, modelées, comme l'exposait l'ingénieur Harold Wake, responsable de la construction de la ville, «sur le type courant des maisons de la province de Québec» : avec leurs lucarnes, leur toit à deux versants et leur larmier incurvé, leur plan rectangulaire doté d'une typique «salle de famille», parfois même dotées d'une galerie sur la façade avant, elles sont les premières à codifier ainsi ce qu'était une maison traditionnelle au Canada français. Déclinées dans un maximum de figures possibles, elles voisinent des maisons quant à elles inspirées par l'architecture des villages industriels scandinaves — marquant la nordicité d'Arvida — et d'autres plus près des cottages étatsuniens de l'époque, donnant le ton de l'Amérique du Nord.



Maisons de modèle K3 dotées d'une toiture expérimentale en aluminium lors de la première phase de construction.

Bâties en 135 jours grâce à la rationalisation de la construction en charpente de bois et à une systématisation inédite des chantiers, ces 270 maisons ont donné le ton à ce qui deviendra le «style Arvida» : une architecture soigneusement conçue pour rappeler librement les traditions constructives du Canada français, avec quelques touches nordiques, nord-américaines ou tout simplement traditionalistes, parfois proches de l'architecture néocoloniale qui balaiera un peu plus tard les banlieues riches de l'Amérique du Nord, mais toujours, ici, mises au profit de la diversité et de l'appartenance de l'ensemble des travailleurs.



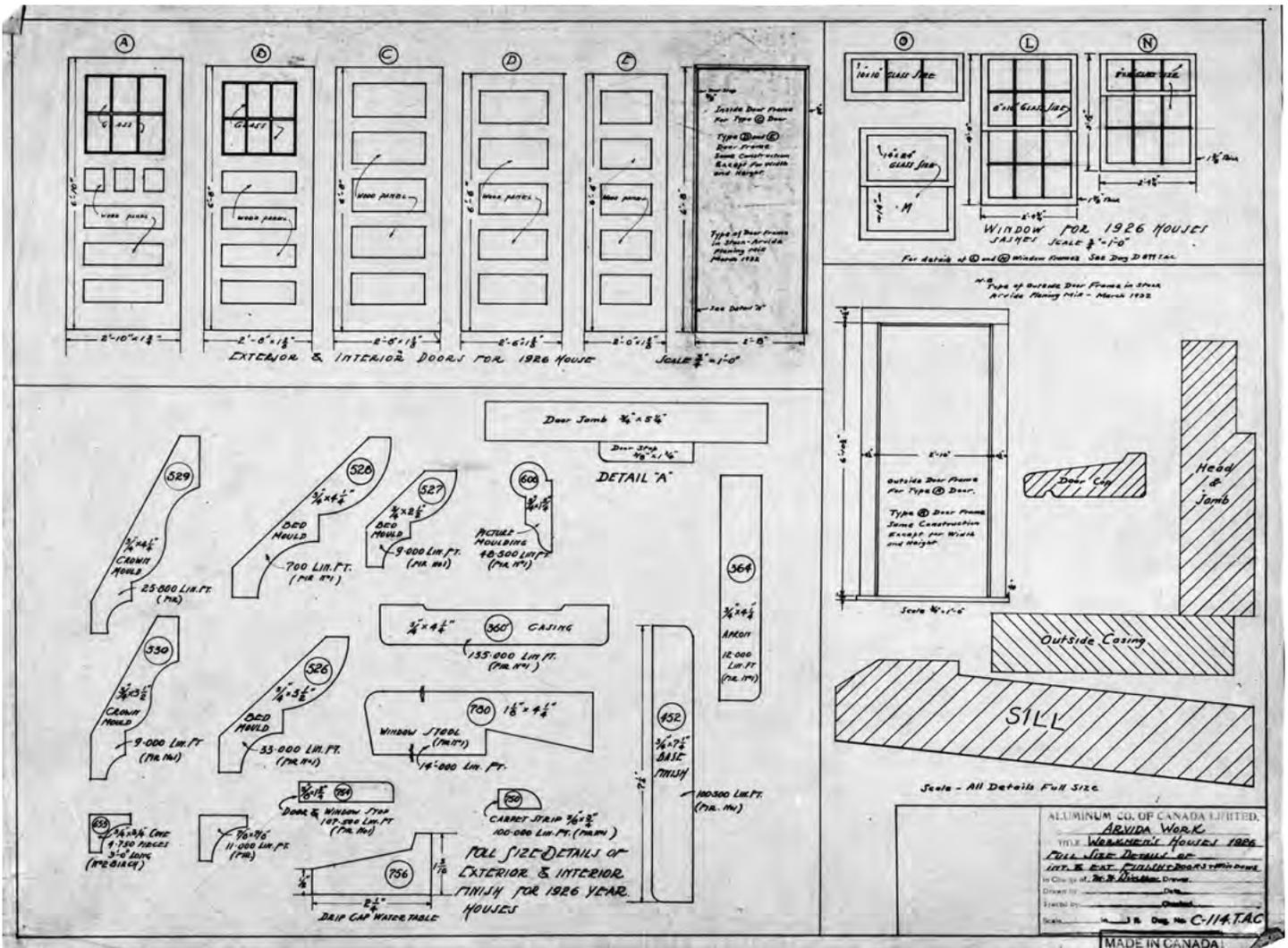
Maisons A1 d'inspiration «canadienne» et maison F3 «scandinave» de la première phase de construction d'Arvida. Photo : Marianne Charland.



Vue hivernale d'une partie de la «ville construite en 135 jours» avec, à l'avant-plan, une maison de modèle B4 et une maison F4. Photo : Michel Tremblay.



Scène de Noël, maison néo-vernaculaire construite au début des années 1940. Photo : Michel Tremblay.



Plan de composantes architecturales prédécoupées, numérotées et distribuées sur chaque site de maison lors de la première phase de construction d'Arvida. Ville de Saguenay.



Vue aérienne des usines d'aluminium d'Arvida au début des années 1970. Bibliothèque et Archives Canada, e011061901.

Ainsi trouve-t-on aujourd'hui à Arvida un catalogue hors du commun d'architecture traditionnelle qui s'étend, ininterrompu, sur des centaines d'hectares. C'est une partie de cet ensemble qui constitue, depuis 2017, l'un des treize Sites patrimoniaux déclarés par le Gouvernement du Québec, le seul qui soit hors de la vallée du Saint-Laurent et le seul qui date du XX^e siècle. L'attachement des Arvidiens à ce paysage construit et leur détermination à en assurer la protection, maintenant partagée par l'ensemble des Québécois, ont transformé ces dernières années le grand projet d'industrie en un projet de patrimoine qui « ne fait pas son âge », pourrait-on dire : Arvida qui célébrera bientôt son centenaire commémore, en effet, on le sait maintenant, une bien plus longue histoire d'identité.

Pour en savoir plus : Lucie K. Morisset, *Les maisons d'Arvida*, Patrimonium, 2022.

ARVIDA : UNE VISITE PORTEUSE D'HISTOIRES

Pierre Bleau



Les participants attentifs aux explications de Lucie K. Morisset sur les modèles de maison.

La visite d'Arvida a débuté par un rassemblement du groupe dans un autobus nolisé. C'est une première occasion pour se réchauffer d'une froidure automnale accompagnée d'un vent mordant. Peine perdue, il faut quitter notre cocon mobile pour visiter un premier emplacement bucolique, mais frigorifique. Qu'à cela ne tienne, Lucie K. Morisset s'installe avec conviction sur un banc du parc et engage, au microphone, un feu roulant d'explications sur le site patrimonial déclaré d'Arvida. Sa prestation s'accompagne de nombreuses illustrations, qui défilent tel un diaporama. Une chaîne humaine permet de distribuer les affiches plastifiées tout en bénéficiant de ses explications à l'aide d'écouteurs.

Entre deux sites à visiter, les participants reprennent des couleurs et posent de nombreuses questions à notre guide émérite. Le pèlerinage se poursuit entre les panneaux signalétiques, dont celui portant sur les principaux modèles de maisons de compagnies construites à Arvida entre 1926 et 1948. Il s'agit d'un parc immobilier composé d'environ 2000 maisons proposant 100 différents modèles. La logistique déployée pour créer une « ville construite en 135 jours » est admirable. La philosophie prônée par l'Aluminium Company of Canada, devenue Alcan, se veut égalitaire pour ses travailleurs en leur offrant un habitat de qualité inspiré de l'architecture traditionnelle québécoise.



Maison de modèle A2



Maison de modèle M9



Maison de modèle H2



Maison de modèle F3



L'arbre le plus ancien



© Jerry Roy
 Propriété de Rio Tinto, le manoir du Saguenay — 1655, rue Powell, Jonquière.
 Les travaux du manoir furent terminés en mars 1940. Son architecture est à la fois régionaliste et européenne avec ses murs de maçonnerie, son toit à deux versants et ses cheminées.



© Réjean Dupuis
 Notre guide, Alex Hubert, coordonnateur à la muséologie au Centre d'histoire d'Arvida. Une visite agrémentée de ses nombreuses anecdotes dans les différentes pièces du manoir, dont la grande salle de réunion avec sa magnifique serre.

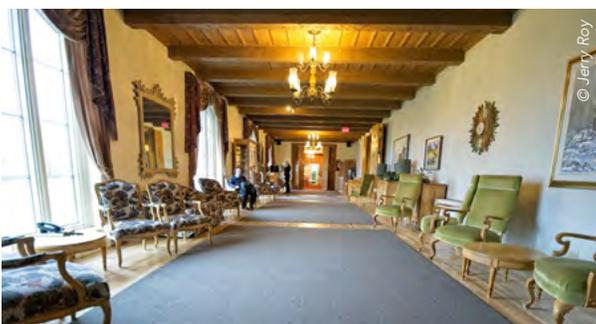


© Jerry Roy
 Une conférence intimiste sur la collection d'archives et d'objets de l'auteur et historien Robert-Lionel Séguin, par Laurence Provencher St-Pierre, ethnologue et postdoctorante au Laboratoire de muséologie et d'ingénierie de la culture de l'Université de Laval.

À consulter : «Robert-Lionel Séguin (1920-1982) : un chercheur-collectionneur passionné», *La Lucarne*, automne 2020, p. 14.



© Jerry Roy
 Vue de la salle à manger La Seigneurie — samedi 8 octobre 2022.



© Jerry Roy
 Le Foyer (grand salon central) avec son plafond à caissons.

Nous tenons à souligner l'accueil de Sara Gaudreault de Rio Tinto, qui nous a invités au Manoir pour le repas du soir. À cela s'ajoute le dévouement continu de Marianne Salessé-Côté, agente de soutien au CORPA et au Centre d'histoire Arvida. Nous remercions l'organisatrice du Congrès de l'APMAQ à Arvida, la souriante et efficace Michelle Roy.



© Réjean Dupuis
 Michelle Roy, Marianne Salessé-Côté et notre hôtesse Sara Gaudreault.



© Jerry Roy



© Jerry Roy

La bibliothèque municipale d'Arvida, 2850, Place Davis.

En entrant dans le hall de la bibliothèque, une maquette nous interpelle. Est-ce une maison de poupées? Nous apprenons lors du visionnement d'une capsule vidéo que c'est l'œuvre de Martin Simard, Analyste en patrimoine à la Ville de Saguenay. Il a créé un formidable outil pédagogique, la « Matériauthèque ». Les tiroirs du meuble logent des composantes typiques des maisons d'Arvida servant à expliquer à un propriétaire les détails architecturaux de sa maison en prévision d'une restauration.



© Pierre Bleau

L'église Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus.



© Jerry Roy

Innovation avec une voûte en béton armé.



© Pierre Bleau

Luc Noppen partageant ses connaissances.

La visite du Centre d'histoire d'Arvida débute par l'extérieur de l'église. Nous écoutons attentivement les explications de Luc Noppen, historien de l'architecture et professeur à l'UQAM. À l'intérieur, nous pouvons admirer la voûte en béton armé et le décor épuré des lieux. S'interrogeant sur la sonorité de l'enceinte, Claude Michaud, vice-président de l'APMAQ pour l'année 2022-2023 et auteur-interprète de profession fait quelques vocalises. Il semble que la salle se prête bien à une future prestation de chant de sa part. Après ce spectacle musical, Alex Hubert nous présente l'exposition muséale retraçant l'histoire de l'usine, de la ville et du projet social de la compagnie d'aluminium.



Le moulin du Père-Honorat à Laterrière.

Photo : Réjean Dupuis

Pour clore les activités, madame Marie Gendron nous invite à visiter le moulin du Père-Honorat, sa propriété patrimoniale. Cet ancien moulin à eau, construit en 1846, en bordure de la Rivière-du-Moulin, est modifié en 1863. Il s'agit d'un témoin de l'organisation matérielle des premières communautés rurales du Saguenay. À l'étage inférieur, au centre d'une cave à vin, sont conservés des artefacts du mécanisme du moulin. L'ensemble est exposé comme de véritables sculptures. Les pièces sont meublées avec de nombreuses antiquités. Une autre particularité se trouve dans l'attique; celui-ci comprend une salle de lecture et une vaste collection de livres anciens. Le moulin est mis en valeur par un bel aménagement paysager.

REMISE DU PRIX THÉRÈSE-ROMER 2022

Le vendredi 7 octobre. C'est enfin le dévoilement de la maison lauréate du prix Thérèse-Romer. Son propriétaire, Monsieur Félix-André Têtu, est un passionné de la restauration, fort d'une précédente reconnaissance de l'APMAQ, en 2009, pour sa maison de ville dans le Vieux-Québec. Cette fois-ci, le prix lui est remis pour sa maison de ferme du Ruisseau-Jureux à Saint-Irénée, en récompense pour ses efforts de préservation et d'amélioration, entre 2005 et 2018, de plusieurs éléments importants du site.

Son chantier comprend la reconstruction des barrages de deux étangs [2007] ainsi que la cabane du pêcheur [2010], la réfection d'une petite maison [2011], de la fondation et de l'appentis de la grange construite vers 1840 [2012], la rénovation de la maison principale [2014], l'ajout d'un four à pain traditionnel [2016], et finalement, la construction d'un tambour abritant le sauna [2017], et d'un poulailler [2018]. L'ampleur et la qualité de ses restaurations méritent toute notre admiration.



Clément Locat, Félix-André Têtu et Louis Tremblay, président.

REMISE DU PRIX ROBERT-LIONEL-SÉGUIN 2022



Louis Tremblay, le lauréat Gaston Gagnon et Clément Locat.

Le samedi 8 octobre. Dans le cadre enchanteur du Manoir du Saguenay, Clément Locat (Prix RLS 2018), prenant la parole au nom du jury des prix de l'APMAQ 2022, dévoile aux membres le nom du lauréat 2022. Il s'agit de monsieur Gaston Gagnon, fier ambassadeur de sa région du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Comme Robert-Lionel Séguin, il a découvert le patrimoine sur le terrain. Sa première révélation remonte en 1980 lors de la visite d'une friche industrielle, celle de La Pulperie de Chicoutimi, en compagnie de Ghislain Bouchard, l'auteur de *La Fabuleuse histoire d'un Royaume*. Cette visite a élargi sa notion du patrimoine, d'abord résidentiel et institutionnel, puis industriel et immatériel. Il a aussi contribué au classement ou à la citation de près d'un millier d'immeubles au Saguenay, ce qui est unique pour une seule région. Il s'est consacré à la promotion de l'histoire et du patrimoine saguenéen au plan tant national qu'international avec le projet du site patrimonial d'Arvida. Ses anciens et estimés collègues du ministère de la Culture et des Communications ont souvent été confrontés à ses prises de position en faveur de l'avancement de sa collectivité.

Nous reproduisons les deux vœux de son mot de remerciements :

«Si l'identité du Québec se définit par la langue, le droit civil français et le patrimoine, que [ce dernier] soit considéré par les autorités supérieures, en tant que trace du passé et levier de développement territorial, à la hauteur des aspirations de fierté et des moyens humains et financiers qu'il commande ;

[...] qu'une éducation patrimoniale [...] devienne un prérequis du cursus scolaire et des élus afin de composer et de rendre compte de la beauté des couleurs du Québec à travers son paysage bâti. »

Nos félicitations au lauréat du prix Robert-Lionel-Séguin 2022.

L'APMAQ tient à remercier les membres du jury. Claudine Déom : historienne de l'architecture, professeure, faculté de l'Aménagement, Université de Montréal; Christophe-Hubert Joncas : urbaniste; Clément Locat, ancien président de l'APMAQ, Prix RLS 2018; Louise Mercier : ancienne directrice générale d'Action patrimoine, Prix RLS 2008; et Josette Michaud, architecte, Prix RLS 2013.

LAURÉATE DU PRIX THÉRÈSE-ROMER 2022 CHEMIN DU RUISSEAU-JUREUX, SAINT-IRÉNÉE

Félix-André Têtu



Ide et Didier Gauthier — 1869

Cette maison de ferme a été bâtie vers 1855 par Damas Gauthier, cultivateur, né aux Éboulements et marié à Luce Perron le 10 janvier 1832 au même endroit. Son fils Didier, dont le mariage à Ide Boivin a eu lieu en l'église de Saint-Irénée le 12 janvier 1869, y habitera dès lors avec son père et sa nouvelle épouse.

À cette époque, la population de Saint-Irénée comptait un peu plus de 1000 âmes. «Ruisseau-Jureux» est le nom de l'endroit où est située la maison. D'après les recherches de la Commission de toponymie du Québec, le nom «Ruisseau-Jureux» aurait été attribué à l'endroit par Champlain lui-même, comme d'ailleurs «La Malbaie», «Port-au-Persil» et «Cap-aux-Oies». On retrouve ce nom dans ses écrits.

Le premier registre de la paroisse de Saint-Irénée s'ouvre en novembre 1842 et la formation de la municipalité de Saint-Irénée a été proclamée officiellement en mars 1843. Par contre, le territoire qu'occupe la maison au Ruisseau-Jureux, qui faisait partie du cadastre de la paroisse des Éboulements était une concession de seigneurie et ne sera pas détaché de la Seigneurie des Éboulements, et annexé à Saint-Irénée par proclamation, avant 1890.

Le plus ancien document existant et disponible concernant la municipalité est une «requête des habitants», présentée au Conseil de la municipalité, demandant «un chemin de front en la concession du Ruisseau Jureux», date de mars 1848 et porte la signature de Damas Gauthier, père de Didier. C'est la seule preuve de la présence et de l'activité de Damas au Ruisseau-Jureux dans les années 1840, mais il semble, selon les récits locaux, que la grange actuelle y ait été construite par Damas vers 1840.

La faille importante au fond de laquelle coule le ruisseau Jureux a formé à son embouchure une petite baie rapidement profonde, sans longue batture, et bordée d'une plage à pente douce, qui fait en sorte que la baie était un port de mer où les goélettes pouvaient facilement approcher du rivage en sécurité. La maison a été bâtie sur un ancien site de poste de traite ou dépôt de fourrures datant du milieu du XVIII^e siècle. D'ailleurs l'ancienne fondation a été utilisée pour y assoir environ les deux-tiers de la maison principale. Vers 1890, une seconde maison sera construite, de dimension plus réduite, pour faire place à la deuxième génération. C'est une maison indépendante, mais bâtie si près de la première que les toits sont siamois et que le passage entre les deux maisons se fait sous un toit, bien à l'abri.



Le larmier est soutenu par des coyaux courbés.



Couverture de tôle à la canadienne. Les joues des lucarnes sont recouvertes du même matériau.



Toutes les fenêtres à battants de la maison sont reproduites à partir de photos de 1920-1930.



Pose du revêtement « mixte » : bardeaux de cèdre au nord et planches à clin avec feuillure.



Finition de la galerie avec une planche posée à la transversale à angle droit avec un bord arrondi.



La maison principale avec ses trois lucarnes simples du versant côté mer.



La lucarne à joues et à double fenêtre du versant côté montagne.

